

The **B**ulletin of the
Institute of **S**ocial **S**ciences

Meiji University, Vol. 22, No. 3, 2000.

**Les Contacts entre Diverses Visions du Temps Historique et du
Temps-Conscience à l'Âge de la Mondialisation**

Dr. Masaki MIYAKE
Professor of International Relations
Meiji University

(1) INTRODUCTION

L'arrivée du troisième millénaire remet à l'ordre du jour l'étude des interactions entre différents temps-consciences. Ces différents temps-consciences sont le produit de l'histoire des civilisations. Dans son article "The Clash of Civilizations?" Samuel P. Huntington identifie sept civilisations principales: occidentales, confucéenne, japonaise, islamique, hindoue, slave-orthodoxe, et latino-américaine.⁽¹⁾

Que ces différentes civilisations aient engendré différents temps-consciences, cela peut se voir d'abord dans les différences entre les calendriers en usage. Comme il est bien connu, le début du calendrier islamique se situe en l'an 622. J. T. Fraser, le fondateur de l'International Society for the Study of Time, soutient dans son livre, *Time, the Familiar Stranger* (1987), que le peuple indien utilise le calendrier grégorien dans les circonstances officielles, mais que "les années sont de préférence comptées à partir de l'an 78, l'époque de l'ère de Saka".⁽²⁾ Les chinois utilisaient autrefois un calendrier qui commençait à l'époque du légendaire "Empereur Jaune" (Huang-ti), qui aurait vécu de 2672 à 2575 avant Jésus-Christ. Ils ont maintenant adopté le calendrier grégorien, mais ils utilisent aussi les douze signes horaires représentés par les douze animaux du zodiaque, combinés à dix axes célestes.⁽³⁾ Jusqu'à sa reddition en août 1945, le Japon a utilisé à la fois le calendrier commençant avec la montée sur le trône du légendaire premier empereur japonais Jimmu, en l'an 660 avant Jésus-Christ, et le calendrier grégorien. Le concept de Millénaire lui-même est, à l'origine, inhérent et typique de la civilisation occidentale. Aujourd'hui l'aspect religieux du millénaire est un peu oublié, et c'est seulement le problème de ce que l'on appelle "la Bombe du Millénaire" qui menace le système global de nos ordinateurs qui retient l'attention.⁽⁴⁾

On peut supposer que chacune des sept civilisations possède son propre concept de temps-conscience historique, qui ne se reflète pas seulement dans le calendrier, mais aussi dans la façon dont chaque civilisation se comprend d'un point de vue historique. La temps-conscience de la civilisation occidentale peut probablement être représentée par l'idée du progrès. Cette idée, cependant, est plutôt nouvelle. Pour établir l'idée du progrès, il était nécessaire de surmonter les vues pessimistes de l'histoire, qui insistaient que le temps nouveau était inférieur à l'ancien âge d'or, comme l'époque de l'antiquité Grecque ou Romaine. L'idée de progrès s'est établie par le débat de la dernière moitié du dix-septième siècle, surtout en France, que l'on a appelé "la querelle des Anciens et des Modernes". Ainsi que J. B. Bury l'affirme dans son oeuvre sur *L'Idée de Progrès*, la controverse faisait partie "de la rébellion contre le joug intellectuel de Renaissance". La controverse éclata en 1687, quand l'académicien Charles Perrault lut son poème glorifiant l'époque de Louis Quatorze. Il a affirmé là que cette époque soit supérieur à l'époque de l'empereur Auguste de l'antiquité Romaine.⁽⁵⁾

(2) FONTENELLE

L'académicien Fontenelle, neveu de Corneille, a contribué beaucoup à la victoire des Modernes en publiant ses "Digressions sur les Anciens et les Modernes" en 1688. Fontenelle, Bernard le Bouvier de (1657-1757), était pour très long-temps l'académicien et il a joué un rôle primordial dans le monde intellectuel de Paris. Parmi ses oeuvres il y a "Dialogue des Morts" et "Entretiens sur la pluralité des mondes habités". Fontenelle commence ses "Digressions sur les Anciens et les Modernes" comme suit:

"Toute la question de la prééminence entre les Anciens et les Modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagne étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène.

Eclaircissons ce paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux disposés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposés? Les arbres auroient donc été aussi plus grands et plus beaux; car si la Nature étoit alors plus jeune et plus vigoureuse, les arbres, aussi-bien que les cerveaux des hommes, auroient dû se sentir de cette vigueur et de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût et de la raison, et les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'est épuisée à produire ces grands origineaux: en vérité ils nous les font d'une autre espèce que nous, et la Physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs et nos Poètes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos esprits, qui ne sont pas d'une nature matérielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau, qui est matériel, et qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entr'eux.⁽⁶⁾

Fontenelle dit aussi comme suit:

"Qui voudroit débiter des choses spécieuses et brillantes, soutiendrait, à la gloire des Modernes, que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premières découvertes, et que la Nature semble nous y porter lui-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, et un plus grand effort, plus

on y a déjà ajouté, parce que la matière est plus épuisée, et que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti; mais j'avoue de bonne foi qu'il n'est pas assez solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premières découvertes, il faut souvent plus d'effort d'esprit qu'il n'en a fallu pour les faire; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux: nous avons des vues empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds; et si nous surpassons le premier inventeur, c'est lui qui nous a aidés lui-même à le surpasser. Ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre Ouvrage; et il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous restroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vues fausses qu'ils ont eues, de mauvais raisonnement qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition, qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matière que ce soit; il faut avant cela que nous nous égarions longtemps, et que nous passions par diverses sortes d'erreurs et par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures et dans les mouvemens des corps: cependant, avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Aristote; et tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai système. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en restoit plus d'autre, et il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur et à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, et nous ne devons pas manquer de reconnaissances envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matières, où il y a je ne sais combien de sottises que nous dirions si elles n'avoient pas été dites, et si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées: cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vues des Anciens, et par leur fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inférieure à la leur; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux."⁽⁷⁾

Fontenelle utilise la comparaison d'un homme de la vie éternelle, de même que Pascal, comme suit:

“Le siècles barbares qui ont suivi celui d'Auguste, et précédé celui-ci, fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnements qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siècles-là l'ignorance étoit si épaisse et si profonde? c'est que l'on n'y connoissoit plus les

Grecs et les Latins, on ne lisoit plus: mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modèles, on vit renaître la raison et le bon goût. Cela est vrai, et ne prouve pourtant rien. Si un homme, qui auroit de bons commencemens des Sciences, des Belles-Lettres, venoit à voir une maladie qui le lui fit oublier, seroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable? Non; il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers éléments. Si quelque remède lui rendroit la mémoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée; il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit su, et pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. Le lecture des Anciens a dissipé l'ignorance et la barbarie des siècles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai et du beau que nous aurions été long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs et des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même, avant que de les prendre, tâtonnèrent bien long-temps.

La comparaison que nous avons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme, peut s'éteindre sur toute notre question des Anciens et des Modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédens; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la Poésie et l'Eloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, et a plus de lumières que jamais: mais il seroit bien plus avancé, si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, et ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si bon train: mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, et il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres."⁽⁸⁾

(3) PASCAL

Pascal a développé la discussion très analogue à Fontenelle dans son article "Préface pour le traité du vide", qui n'était jamais publié par lui-même pendant sa vie. Pascal a comparé l'intelligence des hommes avec l'instinct des animaux comme les abeilles, et Pascal dit:

"Le secrets de la nature sont cachés; quoique'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets: le temps les révèle d'âge en âge, et quoique

toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que, s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'éteindue, et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont: comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès: car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que le même chose

arrive dans la succession des hommes, que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement: d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres."⁽⁹⁾

Jean Mesnard constate que il n'existe aucune possibilité que Fontenelle a lu cette "Préface pour le traité du vide" de Pascal.⁽¹⁰⁾ Néanmoins l'idée de progrès de Fontenelle est très semblable à celle de Pascal. La différence est que la "Digression sur les Anciens et les Modernes" de Fontenelle a été publiée, mais la Préface de Pascal n'a pas été publiée. La Digression de Fontenelle a été très persuasive. De la sorte, l'autorité absolue des anciens philosophes et des anciens poètes était rejetée. L'idée de progrès a été établie, après la victoire des Modernes dans la querelle des Anciens et des Modernes, par les intellectuelles comme Turgot, Condorcet, Saint Simon et Auguste Comte. Cette idée a devenu la cristallisation de la temps-conscience linéaire ascendante sans fin.

(4) TCHAADAËV

L'idée de progrès n'a été établie parmi les intellectuelles russes du dix-neuvième siècle que avec difficulté. Pierre Tchaadaev (ca. 1794–1856) a été le premier qui a constaté cette difficulté. Dans les Lettres Philosophiques, qui a été publié dans le journal "Telescope" en 1836, il a dit:

"Les peuples ne vivent que par les fortes impressions que les âges écoulés laissent dans leur esprits et par le contact avec les autres peuples. De cette manière chaque individu se ressent de son rapport avec l'humanité entière. «Qu'est ce que la vie de l'homme, dit Cicéron, si la mémoire des faits antérieurs ne vivent renouer le présent au passé?» Nous autres, venues au monde comme des enfants illégitimes, sans héritage, sans lien avec les hommes qui nous ont précédés sur la terre, nous n'avons rien dans nos coeurs des enseignements antérieurs à notre propre existence. Il faut que chacun de nous cherche à renouer lui-même le fil rompu dans la famille. Ce qui est habitude, instinct, chez les autres peuples, il faut que nous le fassions entrer dans nos têtes à coups de marteau. Nos souvenirs ne datent pas au-delà de la journée d'hier; nous sommes, pour ainsi dire, étrangers à nous-mêmes. Nous marchons si singulièrement dans le temps qu'à mesure que nous avançons la veille nous échappe sans retour. C'est

une conséquence naturelle d'une culture toute d'importation et d'imitation. Il n'y a point chez nous de développement intime, de progrès naturel; les nouvelles idées balayaient les anciennes, parce qu'elles ne viennent pas de celle-là et qu'elles nous tombent de je ne sais où. Ne prenant que des idées toutes faites, la trace ineffable qu'un mouvement d'idées progressif grave dans les esprits, et qui fait leur force, ne sillonne pas nos intelligences. Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas; nous avançons, mais dans la ligne oblique, c'est-à-dire dans celle qui ne conduit pas au but. Nous sommes comme des enfants que l'on n'a pas fait réfléchir eux-mêmes; devenues hommes, ils n'ont rien de propre; tout leur savoir est sur la surface de leur être, toute leur âme est hors d'eux. Voilà précisément notre cas.

Les peuples sont tout autant des êtres moraux que les individus. Les siècles font leur éducation, comme les années font celle des personnes. En quelque sorte, on peut dire que nous sommes un peuple d'exception. Nous sommes du nombre de ces nations qui ne semblent pas faire partie intégrante du genre humain qui n'existent que pour donner quelque grande leçon au monde. L'enseignement que nous sommes destinés à donner ne sera pas perdu assurément, mais qui sait le jour où nous retrouverons au milieu de l'humanité, et que de misères nous éprouverons avant que nos destinées s'accomplissent?

Les peuples de l'Europe ont une physionomie commune, un air de famille. Malgré la division générale de ces peuples en branches latines et teutonique, en méridionaux et septentrionaux, il y a un lien commun qui les unit tous dans un même faisceau, bien visible pour quiconque a approfondi leur histoire générale. Vous savez qu'il n'y a pas bien longtemps encore que toute l'Europe s'appelait la Chrétienté, et que ce mot avait sa place dans le droit public. Outre ce caractère général, chacun de ces peuples a un caractère particulier; mais tout cela n'est que de l'histoire et de la tradition. Cela fait le patrimoine héréditaire d'idées de ces peuples. Chaque individu y jouit de son usufruit, ramasse dans la vie, sans fatigue, sans travail, ces notions éparses dans la société, et en fait son profit. Faites vous-même le parallèle et voyez ce que nous pouvons ainsi, dans le simple commerce, recueillir d'idées élémentaires pour nous en servir, tant bien que mal, à nous diriger dans la vie? Et remarquez qu'il ne s'agit ici ni d'étude ni de lecture, de rien de littéraire ou de scientifique, mais simplement du contact des intelligences; de ces idées qui s'emparent de l'enfant au berceau, qui l'environnent au milieu de ses jeux, que la mère lui souffle dans ses caresses; enfin, qui, sous la forme de sentiments divers, pénètrent dans la moelle de ses os avec l'air qu'il respire, et qui ont déjà fait son être moral avant qu'il soit livré au monde et à la société. . . ."⁽¹¹⁾

De cette façon, Tchaadaev a lamenté que en Russie il n'y aucune développement interne, ni le progrès naturel. Une idée nouvelle est importée de l'extérieur et puis remplacée par une autre idée nouvelle encore extérieure, dit-il. Les russes ont seulement et toujours importés et imités les idées de l'Occident. Le chagrin de Tchaadaev représente la situation intellectuelle en Russie depuis la

modernisation et l'Occidentalisation de vive force par Pierre le Grand. Le journal "*Telescope*", qui a publié la première des Lettres Philosophiques de Tchaadaev a été aboli par l'ordre du ministère intérieur. L'inspecteur, président de l'université de Moscou, qui a permis la publication de ce numéro, a été révoqué, et le rédacteur a été condamné au bannissement. L'Empereur russe Nikolai le Premier a déclaré, que Tchaadaev soit un fou et lui ordonné de consulter régulièrement un medecin de police.⁽¹²⁾ C'est pouquoi Tchaadaev a nommé son ouvrage suivant, mais inédit, "*L'Apologie d'un fou*".

La publication de la première des Lettre Philosophiques de Tchaadaev a mise le feu à la polémique des Slavophiles et des Occidentaux parmi les intellectuelles russes. Cette lutte était gelée pendant la régne de Communisme depuis la Révolution Russe. Mais après l'écroulement de la régne de Communisme, elle est encore ressuscitée et actualisée dans la forme nouvelle de l'Eurasianisme et l'Occidentalisation.

Dans son ouvrage inédit *Fragments et Pensées Diverses* en posession de l'Institut de Littérature Russe de Léningrade, publié par Togawa, Professeur de l'Université de Sophie à Tokyo, Tchaadaev a écrit comme suit:

"Plus que on y pense, plus on se persuade qu'il se passe maintenant au milieu de nous quelque chose de fort extraordinaire. Cette chose qui n'est pas même encore arrivée à l'état de simple idée puisqu'elle n'a pas encore trouvé d'expression bien rédigée, contient pourtant une question sociale d'une haute portée. Il ne s'agit de rien moins que de savoir si une nation une fois ayant reconnu qu'elle avait fait fausse route pendant un siècle peut un jour par le simple acte d'une volonté réfléchie revenir sur ses pas, déchirer, recommencer sa carrière, renouer le fil rompu de sa vie à l'endroit où elle le laissa un jour on ne sait trop comment. Or, il faut l'avouer, nous sommes à la veille sinon de résoudre ce singulier problème, du moins d'en tenter la solution, de faire l'expérience d'une opération sociale que les plus hardis utopistes ne s'étaient encore jamais avisé de rêver dans leurs songes les plus insolents. Il serait fort téméraire sans doute d'assigner l'époque probable de cet événement, mais comme les émotions populaires n'obeissent guère aux lois dynamiques de l'univers, comme ce n'est point en raison de la puissance des forces, mais bien en raison de l'impuissance de la société que se produit le plus souvent le mouvement social, il est permis de croire que le moment d'une manifestation éclatante du sentiment national, du moins dans la fraction lettrée de la nation, est assez prochain. Vous allez peut-être croire que c'est d'une révolution à la manière de celles de l'Europe occidentale que nous sommes menacés, — rassurez-vous: nous n'en somme point là, Dieu merci. Le monde de l'Occident et nous, nous sommes partis de points trop différents, pour aboutir jamais à des résultats identiques. Il y d'ailleurs dans le peuple russe quelque chose de nécessairement immobile, de nécessairement inaltérable, c'est son indifférence pour la nature du pouvoir qui le régit. Nul peuple au monde n'a mieux compris que nous ce fameux texte de l'Ecriture: *tout pouvoir vient de Dieu*. Le pouvoir établi est toujours sacré pour nous. On le sait,

c'est la famille qui est la base de notre système sociale: le peuple russe ne saurait donc jamais voir autre chose dans le pouvoir que l'autorité paternelle, exercée avec plus ou moins de rigueur, voilà tout. Tout prince, quel qu'il soit, est pour lui un père. Nous ne disons pas, p. e., j'ai le droit de faire cela, nous disons, telle chose est permise; telle autre ne l'est pas. Dans nos idées ce n'est point la loi qui punit le citoyen coupable, c'est un père qui châtie l'enfant indocile. Notre goût pour le régime domestique est tel que nous prodiguons avec bonheur les droits de la paternité à tous ceux dont nous dépendons. L'idée de légitimité, l'idée de droit sont pour le peuple russe un *nons-sens*, témoin ce pêle-mêle de successions bizarres qui suivirent le règne de Pierre le Grand, témoin surtout l'épouvantable épisode de l'inter règne. Il est clair que s'il eut été dans la nature de la nation de comprendre ces idées, elle eut compris que le prince pour lequel elle versait son sang n'avait nul droit au trône, et dès lors, le premier usurpateur, ainsi que tous les autres, n'eussent point trouvé ces multitudes d'adhérents, dont les ravages faisaient frémir même les bandes étrangères marchant à leur suite. Nulle force au monde ne pourra jamais nous faire sortir d'un ordre d'idées qui a fait toute notre histoire, qui fait encore toute la poésie de notre existence, qui n'admet qu'un droit octroyé et repousse toute espèce de droit naturel. Ainsi quoiqu'il en puisse arriver dans les couches supérieures de la société, le peuple en bloc n'y prendra jamais part; les bras croisés, attitude favorite de l'homme de pur sang russe, il verra faire, et saluera, selon son usage, du titre de pères, ses nouveaux maîtres, car il ne faut pas s'y tromper, ce sera encore des maîtres qu'il faudra lui donner: tout autre régime il le repousserait avec mépris ou colère.

Que veut la nouvelle école? Retrouver, restaurer le principe national que la nation dans un moment de distraction, dit-on, se laissa naguère escamoter par Pierre le Grand, principe sans lequel toutefois, il n'est point de véritable progrès possible pour un peuple quelconque. Il est certain et nous sommes les premiers à en convenir que les nations tout comme les individus ne sauraient avancer d'un pas dans la carrière de progrès ou de développement qu'ils sont destinés à parcourir sans un sentiment profond de leurs individualités, sans la conscience de ce qu'ils sont, bien plus ils ne sauraient même exister, dépourvus de ce sentiment, de cette conscience: mais voilà précisément ce qui prouve l'erreur de votre doctrine, car jamais peuple ne perdit sa nationalité sans cesser en même temps d'exister: or, si je ne me trompe, nous existons quelque peu."⁽¹³⁾

Tchaadaev a ainsi strictement distingué la conscience historique de l'Occident de la conscience historique de la Russie. Il a soulevé par les Lettres Philosophiques le problème de la civilisation déformée par l'Occidentalisation trop rapide et trop de force introduite par le Pierre le Grand. Quand une civilisation du monde non-Occidental, comme la civilisation russe, a rencontré la civilisation Occidentale, celle-là fait selon l'historien Arnold Joseph Toynbee une des deux sorte de réponse: Zélotisme ou Hérodianisme. Le Zélotisme est le refus contre l'Occidentalisation et le Hérodianisme est l'adaptation à l'Occident-

alisation. Dans son oeuvre *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (Le choc des civilisations et la réforme de l'ordre mondiale) (1996), Samuel P. Huntington identifie trois réponses: Rejectionism, Kémalisme, Reformism. Le Kémalisme, ayant Mustafa Kémal Atatürk comme le prototype, accepte la modernisation et l'Occidentalisation. Huntington dit que c'est le Hérodianisme de Toynbee. Le Réformisme accepte seulement la modernisation, mais n'accepte pas complètement l'Occidentalisation.⁽¹⁴⁾ Au cas de la Russie du dix-neuvième siècle, les Slavophiles ont tendé vers le Zélotisme, et l'Occidentalistes vers le Hérodianisme. L'attitude de Tchaadaev a été ambiguë. Il a seulement posé la question en manière percutante.

(5) SŌSEKI ET K'ANG YU-WEI

Au Japon, Natsume Sōseki (1867–1916), écrivain représentatif de Japon au commencement du vingtième siècle, a eu une idée analogue à celle de Tchaadaev. Natsume Sōseki, ou Sōseki, comme on dit souvent, a écrit le roman “Je suis un Chat” en 1905, le roman qui a fait le nom de Sōseki tout à coup connu au Japon. Sōseki a été le chercheur de la littérature anglaise du dix-huitième siècle et étudié à Londres de 1900 à 1902. Mais depuis le succès de ce roman, il a cessé d'enseigner à l'Université Impériale de Tokyo et a écrit beaucoup des romans, qui étaient et sont même aujourd'hui très bien lus. Sōseki a aussi donné plusieurs conférences publiques. Le texte des conférences de Sōseki a été bien élaboré, et il contient les thèmes importants de la critique de la civilisation Japonaise. Dans une conférence qu'il a donné en 1911, avec le titre “La civilisation de Japon contemporain”, Sōseki a analysé la situation intellectuelle de Japon depuis la Restauration de l'an 1868. Selon Sōseki, la modernisation et l'Occidentalisation de Japon depuis la Restauration ont été trop rapides et trop forcés pour que Japon puisse faire le développement indigène et autochtone. Les études et l'imitation de la civilisation Occidentale qui sont été trop rapides ont produit la situation intellectuelle de la dépression. Sōseki a été pessimiste en ce qui concerne la marche d'histoire de Japon de son période, mais il n'a tendé ni à Zélotisme ni à Hérodianisme. Il a été comme Tchaadaev, ambiguë, et a seulement posé la question dans la forme lucide. Nous voyons ici la souffrance des intellectuelles des civilisations non-Occidentales, qui sont forcé d'accepter la modernisation et l'Occidentalisation. La mondialisation d'aujourd'hui ne permettra plus l'isolation du Zélotisme ou le refus de modernisation. Mais les situations des civilisation non-Occidentales n'est pas simple, comme le montrent Tchaadaev et Sōseki.⁽¹⁵⁾

En Chine, le Confucianisme glorifiait l'âge d'or des temps passés et nourrissait une approche pessimiste du temps-conscience. A la fin de dix-neuvième siècle, un savant confucéen chinois révééré, K'ang Yu-wei (1858–1927) a essayé d'établir l'idée de progrès en Chine par une réinterprétation de l'un des oeuvres confucéens classiques, “Le Manuel des Rites”. Il a interprété ce livre

comme une prophétie à la fois en faveur du progrès et de l'utopie.⁽¹⁶⁾

En ce qui concerne l'approche historique du temps-conscience chez les Chiites, le concept de "ghayba" (rester caché) est crucial. Selon la foi des Chiites, le douzième imam s'est dérobé à la vue en l'an 874, mais il reviendra un jour en tant que Messie, c'est-à-dire Mahdi. L'histoire est divisée en deux périodes, avant et après la "ghayba". L'âge d'or eut lieu, croit-on à l'époque du premier imam, Ali (Ali ibn-abu-Talib), le mari de Fatima, fille de Mahomet. Ali a été assassiné en 661. Il n'est pas étonnant que le Chiisme présente d'une façon marquée ce trait d'archaïsme qui consiste à vouloir revenir à l'âge d'or d'Ali.

Le contact entre les civilisations à l'âge de la mondialisation est en même temps le contact entre les diverses approches historiques du temps-conscience. Si l'on veut éviter le "Choc des Civilisations", on ne peut renoncer à l'effort de comprendre les autres civilisations. Dans ce but, il sera nécessaire, entre autres, de comprendre les temps-consciences historiques qui caractérisent les autres civilisations.

NOTES

- (1) Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations?*, in: *Foreign Affairs*, Summer 1993, Volume 72, Number 3, p. 25.
- (2) J. T. Fraser, *Time, the Familiar Stranger* (Amherst: The University of Massachusetts Press, 1987), p. 93.
- (3) *Ibid.*, p. 85.
- (4) Caroline Schwaller, 'The Millennium Time Bomb' or Year 2000 Problem: what problem, in: *Time & Society*, Volume 7, Number 1, March 1998 (London: Sage Publications).
- (5) J. B. Bury, *The Idea of Progress: An Inquiry into its Growth and Origin* (New York: Dover Publications, 1955, first published in 1932 by Macmillan Company), Chapter 4, The Doctrine of Degeneration: The Ancients and Moderns, esp. pp. 84ff.
- (6) Fontenelle, *Oeuvres Complètes*, Texte revu par Alain Niderst, Tome 2, (Paris: Fayard, 1991), "Digression sur les Anciens et les Modernes", pp. 413-414.
- (7) *Ibid.*, pp. 418-419.
- (8) *Ibid.*, pp. 425-426.
- (9) Pascal, *Oeuvres Complètes*, Edition établie et annotée par Jacques Chevalier, (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1954), "Préface pour le traité de la vide", pp. 533-534.
- (10) Pascal, *Oeuvres Complètes*, Ed. Jean Mesnard, tome II, 1970, p. 775; cité par Shōzō Akagi, *Sinpo no sisō keisei ni tsuitenno ichi kōsatsu* (Une observation sur la formation de l'idée de progrès), in: *Furansu no tetsugaku* (La philosophie française), ed. par Hisataka Omodata, Vol. 1. (Tokyo: Tokyo University Press, 1975), p. 244, note 22.
- (11) P. Ia. Tchaadaev, *Lettre Philosophique 1*, *Polnie Sobranie Sochinenii i Izbrannyye Pisima*, P. Ia Tchaadaev, *Oeuvres complètes et les lettres choisies*, Tom

1. Moscou: Nauka, 1991, pp. 92–93.; traduit et annoté par Tsuguo Togawa, *Slavic Studies*, Vol. 6. (Sapporo: The Slavic Research Center, Hokkaido University), 1962.
- (12) Kichitarō Katsuda, *Kindai rosia seiji shisō shi* (L’histoire des idées politiques de la Russie moderne), (Tokyo: Sōbun-sha, 1961), p. 47.
- (13) Pierre Tchaadaev, *Fragments et Pensées Diverses (Inédits)*, présentés par Tsuguo Togawa, *Slavic Studies*, Vol. 23. (Sapporo: The Slavic Research Center, Hokkaido University), 1979, pp. 30–31.
- (14) Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order* (New York: Simon & Schuster, 1996), pp. 72–75.
- (15) Cf. Kōsaka, Masaaki (ed.), *Japanese Thought in the Meiji Era* (Japanese Culture in the Meiji Era, Volume IX), Translated and adapted by David Abosch (Tokyo: Pan Pacific Press, 1958), pp. 430–455 (Chapter on Natsume Sōseki, written by Minamoto, Ryōen, former professor of International Christian University, Tokyo.); Shuichi Kato, *A History of Japanese Literature*, Translated by Don Sanderson, Foreword by Edwin McClellan, Volume 3: The Modern Years, (Tokyo/New York/London: Kodansha International, 1990) p. 141. Cf. aussi Natsume Sōseki, *Je suis un chat*, traduit du japonais et présenté par Jean Cholley, *Connaissance de l’Orient, Collection UNESCO d’œuvres représentatives, Serie japonaise* (Gallimard/UNESCO, 1998, première édition: 1978), spécialement l’introduction par Jean Cholley.
- (16) Cf. Masaki Miyake, *Some Perspectives on the Idea of Progress as a Problem in the Study of Time: The Cases in China, Japan, and Russia in Comparison with Modern Europe*, in: *Dimensions of Time and Life: The Study of Time VIII*, Edited by J. T. Fraser and M. P. Soulsby (Madison, Connecticut: International Universities Press, 1996).; Masaki Miyake, *Europe and the Non-Western World: The Idea of Progress, Modernization and Westernization in Japan and China in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries — A Comparison with Russia’s Case*, in: *Die Kontinentwerdung Europas. Festschrift fuer Helmut Wagner zum 65. Geburtstag*, Herausgegeben von Heiner Timmermann (Berlin: Duncker & Humblot, 1995).; Masaki Miyake, *Concepts of Time in Historical Consciousness in Europe and Asia*, *The Bulletin of the Institute of Social Sciences, Meiji University*, Vol. 19, No. 3, 1996.; Masaki Miyake, *The Idea of Progress in the West and the Non-Western World: A Comparative Approach*, *The Bulletin of the Institute of Social Sciences, Meiji University*, Vol. 20, No. 3, 1997.

REMERCIEMENTS:

Ce traité est le texte révisé et élargi de mon exposé à l’occasion du symposium “Temps et Mondialisation” (Paris, Palais de la découverte, 5 novembre 1999), organisé par International Society for the Study of Time (ISST) et Association française pour l’avancement des sciences (AFAS). Je veux exprimer mes remerciements à Monsieur le Professeur Lémy Lestienne de l’Institut des Neurosciences, Président du ISST, pour tous ses efforts pour organiser le symposium de la manière merveilleuse.